

## Promenades d'un auditeur solitaire

### LE TEMPS DES SILENCES

Tous les silences ne sont pas de même qualité et de même statut. Ils sont autant acoustiques que sensibles. Le silence du début du confinement n'est plus le même maintenant. Le silence n'est pas qu'une donnée acoustique, c'est un état intérieur qui se vit différemment selon les circonstances.

Voici comment, pour moi, il a évolué. Le samedi 21 mars, premier jour de printemps, premier week-end du confinement, sous le ciel bleu intense, le silence était lourd, « sourd ». On aurait dit que la nature même retenait sa respiration. Silence de sidération, de l'attente, comme après la première secousse d'un tremblement de terre. Comme si on avait décrété un couvre-feu acoustique, celui-là même qui a fait taire le feu du canon de midi dès le 18 mars, soit seulement 24 heures après l'instauration du confinement (redonner du canon le 11 mai prochain, ce serait un vrai bon signal).

En ce premier jour du printemps, le creusement du paysage sonore urbain était abasourdissant. Plus aucun véhicule, évaporation des groupes de piétons... Du coup, les oiseaux avaient repris leurs territoires acoustiques et on entendait à nouveau le petit « Tchrip Tchrip » des étourneaux dans le quartier Médecin. Soudainement, nous étions débarrassés du bruit de la circulation et dans la rue, nous nous sentions légers, aériens... Sur la Promenade des Anglais, on releva une baisse spectaculaire de -10 dB du bruit de fond, c'est-à-dire 10 fois moindre qu'à l'accoutumée ! Au début, c'était donc plein d'agréables surprises acoustiques et de petits bruits naturels insolites (j'ai entendu une feuille sèche poussée par la brise gratter le bitume). Dans le Vieux-Nice on avait retrouvé une acoustique de proximité : les voix des gamins, les roucoulements et envols de pigeons, les pas des piétons se réverbérant au fond des rues.

Puis les oiseaux des villes, nombreux au début du confinement étaient repartis (l'aviez-vous remarqué ?). Les pigeons ne faisaient plus le trottoir faute de pitance, idem pour les moineaux. Des pies curieuses qui arpentaient le pavement de la place Rossetti étaient reparties après une semaine de repérage infructueux. Les mouettes et les goélands ne se posaient plus, n'ayant pas nos déchets de marchés à se mettre sous le bec. Ils planaient haut et en silence.

Quand les oiseaux nous quittèrent vint un objet mécanique volant de mauvaise augure, sous la forme d'un drone sillonnant les rues avec le vrombissement du frelon et débitant des messages de mise en garde clamés par une voix sévère. Un épouvantail pour faire déguerpir les humains en les sommant invisiblement depuis le ciel, seul espace d'évasion disponible. Comme dans un mauvais film d'anticipation. Mais le Covid commençait à s'étendre et ce (très) haut-parleur inutilement anxiogène faisait partie de la mise en scène sonore globale des alertes diffusées sur les médias à coup de jingles dissonants (« alerte corona virus ») et de voix de commandeurs. Les adresses publiques, je connais. Concepteur pour le tram de Nice des sonals (annonces vocales et musicales à bord), je réalise aussi les messages de recommandations — d'autant plus efficaces qu'ils sont aimables. Le règlement est rappelé par des voix de qualité (même casting que les sonals) avec un ton cordial accompagné par un bref sonal malicieux, comme un clin d'œil. Les résultats sont positifs et nous en créons régulièrement en restant dans cette veine.

Aujourd'hui le silence est pesant. Mélancolie et tristesse de la ville, muette comme dans les peintures d'Edward Hopper. On entendrait presque les gens penser... mais on ne veut pas savoir. Sur l'avenue Jean-Médecin à midi, je n'entends que le ronronnement de quelques climatiseurs et dans la rue Benoit-Bunico, le vrombissement d'un poste de transformateur EDF avec sa plaque « danger de mort ». Les cloches d'églises ou de tours ont bizarrement été arrêtées, mais il reste par bonheur la cloche du tram qui, sillonnant la ville, interrompt régulièrement la léthargie. Elle résonne royalement dans l'espace minéral des chaussées désertes et sa routine est rassurante. Elle donne du lien par la voie des airs. Et puis, à bord, les voix de Michael Lonsdale, Jean Marc Barr, Gabrielle Galliano, vous accueillent comme toujours avec leur profusion de tons. À la station Carras on entend la mer, nous la rappelant à notre bon souvenir auditif alors qu'il nous est toujours interdit de l'approcher.

## Promenades d'un auditeur solitaire

### BRÉVIAIRE

#### **Distanciation sociale / Distanciation acoustique**

C'est l'éradication du parler-entre-nous. À un mètre, on ne peut plus échanger avec l'autre, on reste muet dans son silence intérieur, plongé dans ses pensées au sein du silence de la chaussée. Les files d'attente, qui d'habitude sont des cordons de conversation, sont maintenant des alignements de quilles humaines. Les quilles ne font guère de bruit (sauf dans un bowling). Cependant, dans le vieux Nice, j'ai vu des seniors en attente dans la rue, devant la boulangerie de la rue du Marché — à bonne distance les uns des autres — interpeller joyeusement la boulangère à l'intérieur.

#### **Les balcons du son**

Un nouvel opéra populaire est né où les spectateurs sont comme de tradition au balcon, mais les solistes également. Le balcon, c'est la scène ! L'opéra hors et dans les murs. Tout le monde est perché, aficionados et artistes d'un soir, et les applaudissements sont adressés à un plateau lointain, invisible, plongé dans le silence de la nuit et où se jouent des drames peu lyriques. Tous ces paradoxes font de cette réunion quotidienne un rendez-vous sonore quasi mystique sur fond d'humanité et de solidarité. Une vraie « messe pour le temps présent » (le ballet de Maurice Béjart et Pierre Henry en 1967).

C'est également un moment de décroisement acoustique. Les clameurs s'entrecroisent, l'anarchie musicale s'oppose au silence, synonyme de confinement. Les sons de balcon exultent de décibels hors-normes. Puis tout rentre dans l'ordre après quelques minutes. Le tohu-bohu n'est pas un rituel de long souffle ; ce n'est pas un charivari anarchiste, mais une soupape de dépressurisation. Un « ouf » collectif, un long souffle populaire qui a sa légitimité et son universalité. Le grand vacarme rapproche acoustiquement les individus, défie collectivement les peurs.

#### **La voix de l'espace, les nouveaux espaces de la voix**

Depuis le premier homme sur la lune en 1969, nous associons une transmission radio nasillarde lointaine à un rapprochement humain sensible. La métaphore poétique d'Armstrong — et son « petit-grand pas » — aurait fait sans doute flop s'il l'avait clamé à pleine voix depuis une tribune terrestre à son retour. Idem pour l'appel TSF de Charles de Gaulle depuis Londres. Loin de nous, plus proche de nous !

Or les visioconférences, les échanges Skype, Zoom etc., le télétravail, nous habituent à écouter des voix très filtrées par des outils de communication miniatures. On s'est ainsi habitué au son creux d'un correspondant vaquant à ses occupations avec son téléphone ouvert posé sur un coin de table. On appréciera même les arrières-plans sonores faiblement restitués (notamment les enfants). Les radios elles-mêmes retrouvent des timbres de voix « grandes ondes » vintage avec des invités rassemblés par téléphone autour de tables rondes virtuelles. De fait, les signaux sonores dégradés en qualité sont (re)devenus des gages de spontanéité, une fraîcheur low-fi — que certains titres des Beatles avaient déjà intégrée !

#### **A la recherche des sons perdus**

Je me définirais volontiers comme un archéologue du son, cherchant des traces de sons perdus ou rares et travaillant pour les restituer. Le confinement incroyablement étanche de la population, la distanciation sociale, les brefs permis de sortie ont en grande partie vidé les rues de sons humains, en tous cas de sons de groupes. Mais il reste quand même des signatures d'autant plus fortes que rares : le vieux Nice avec ses ruelles étroites et minérales est devenu un magnifique résonateur pour des sons isolés qui n'ont pas d'âge. Une fenêtre s'ouvre, silence, un volet se referme, silence ; les roues d'un caddy tiré par une grand-mère invisible grincent discrètement au loin, des rires d'enfants se poursuivent sur le parvis de la cathédrale. Silence. Des pigeons claquant leurs ailes à l'envol, puis un silence de plomb duquel émerge progressivement le cliquetement régulier d'une canne.

Il est 10h30, les grandes cloches de la cathédrale, fermée, se mettent fantomatiquement en branle. Le grand bourdon sonne comme un glas avec une puissance exceptionnelle et presque terrifiante dans les rues vides. Lorsqu'il s'arrête, je suis au pied du clocher, enveloppé par l'intense résonance grave que je ressens jusque dans la poitrine. Puis silence total à l'exception de quelques chocs discrets de bouteilles provenant des caves Caprioglio, dans la rue de la Préfecture. Ces signatures essentielles et emblématiques du Vieux Nice, je me suis donné mission d'en enregistrer des

## Promenades d'un auditeur solitaire

échantillons pour mémoire. En stéréo binaurale restituant avec le plus grand réalisme un son à 360 degrés. En l'an 2000, il y a juste 20 ans, j'avais déjà fait une première saisie du microcosme du Vieux-Nice et du marché Saleya bondé par la foule. Les maraîchères vendaient encore à la criée, avec de très puissants éclats de voix : « Dix francs le panier, dix francs ! ». Autres temps, autres sons. Des fragments de ces captations historiques sont intégrés aux sonals du tram pour la station « Opéra, Vieille-Ville » et « Cathédrale Vieille-Ville ».

### La respiration de la promenade

Le cœur de Nice comprend plusieurs territoires sonores : la vieille ville et la ville contemporaine, les espaces verts, le rivage — le port et les plages. L'interdiction de fouler ou même d'approcher la plage est devenue une frustration difficilement supportable, tout autant que la clôture de la Coulée Verte. Le roulement des galets de la Promenade, le grondement des vagues, c'est le son profond de la nature qui elle-même respire, c'est un Ôm fondamental, c'est ce qui distingue à l'oreille le rivage niçois de tout autre rivage au monde... car le roulement sur sept kilomètres de milliards de galets est LA signature acoustique de Nice ! J'ai grandi à Nice et avec ma grand-mère nous allions nous asseoir face aux rouleaux de vagues, sans se parler, juste pour les écouter. On aurait pu donner un droit de visite de la Prom' pendant l'épidémie — comme on va voir un aïeul confiné et qui nous manque tellement. Je suis certain que la mer ressent elle-même cette désertion ! Je n'ai jamais vu la plage si plate. Les galets, qui ne sont plus chamboulés par les pas des promeneurs et nageurs, forment maintenant une surface plane, une piste minérale comme celle de l'Aéroport. La plage a perdu sa surface chaotique et, du coup, ne sonne plus avec la même densité, la même rondeur dans le son du ressac.

### Nissa, la Bella à la ville dormante

Acoustiquement, ce que nous expérimentons aujourd'hui n'a jamais été vécu. Ce n'est pas une guerre entre humains, il n'y a pas de bruits d'avions, d'engins ou de troupes. Des cohortes de silences se sont installées dans le paysage sonore de Nice et ont gagné les pourtours du château comme dans le conte de la Belle au Bois dormant. Nissa la Bella s'est assoupie pour quelques semaines. À la sortie de cette période, on devra l'embrasser d'activités et la ville se réveillera avec ses mille et une clameurs — selon la fable.

### Écoute méditative, écoute profonde, écoute voyageuse

Sortir aujourd'hui sans casque sur les oreilles, tout le monde le fait spontanément, j'ai remarqué. On n'a plus besoin de bulles d'isolation et on en profite pour retrouver la profondeur acoustique de nos espaces. Puisque nous avons moins à faire (en théorie), on peut décentrer son esprit en déambulant sans objectif, pour écouter loin, comme on tente de voir loin en plissant doucement les yeux. La promenade dans le vieux Nice est ma favorite. Marcher lentement en laissant toutes sortes de sons arriver à l'oreille, découvrir une polyphonie de micro-événements humains, mécaniques ou animaliers s'organiser tout seuls. Un roucoulement ici, une porte qui grince, le moyeux d'une roue de vélo qui chuinte au loin et voilà un concertino bruitiste qui débute. Il y a toujours quelque chose à entendre dans le petit théâtre sonore de la rue.

Mais, si on habite les collines, on peut également se promener les oreilles au vent pour nettoyer les tympans — goûtant au frémissement d'un feuillage, devinant le volume de l'arbre les yeux fermés, discernant en son sein de tout petits piailllements. On s'abandonne ainsi à l'écoute rêveuse, poétique, sans but au sein de myriades de sons discrets. Alors, graduellement, la rumeur du fond du paysage monte à notre attention et nous projette très loin dans la perspective. Un bruit de fond doux et planétaire totalement épuré remonte, grâce à la pause radicale du bruit de fond routier.

### Le tympan à remonter le temps

Ainsi en ce moment, depuis le sommet des collines de Villefranche, on peut entendre l'écume des vagues chuintant en contrebas « sur la plage abandonnée ». La nuit, des chants ensorcelants de grenouilles se mêlent au rythme des flots et nous transportent par l'ouïe à une époque lointaine, au temps des comptoirs grecs ou de l'occupation par Barberousse, au choix de notre imaginaire. Ainsi me suis-je souvent interrogé sur le paysage sonore des siècles passés. Mais qu'entendait-on vraiment ? Grâce à l'oreille, on peut voyager dans le temps et écouter en cette période de confinement d'étonnants flash-backs acoustiques.